

Le shalom de Dieu renouvelle la création

Frédéric ROGNON

Contexte

Ce passage est issu du livre du premier Esaïe (Es 1-39), antérieur à l'Exil, qui tout aussi bien annonce des catastrophes si le peuple ne revient pas vers Dieu, et formule des promesses de restauration s'il opère ce retour.

Les versets 14 à 18 sont à la charnière de deux péripécies : l'une d'avertissement (Es 32,9-14), l'autre de promesse (Es 32,15-20). Ils rendent ainsi compte de cette dialectique entre prophétie de malheur et prophétie de bonheur.

Il n'est pas interdit de lire les deux péripécies, et même le chapitre 32 dans son intégralité, si l'on souhaite insister sur l'ambivalence des paroles prophétiques, et sur ce va-et-vient entre malheur et bonheur, en lien avec la responsabilité ou l'irresponsabilité des êtres humains.

Analyse

La première péripécie s'adresse aux femmes de Jérusalem. Aucune misogynie à voir ici : les hommes, et notamment les chefs du royaume, reçoivent aussi leurs avertissements à d'autres endroits. Les figures féminines sont parfois sollicitées dans la Bible comme symboles de l'humanité dans ses relations ambivalentes à Dieu : dans son idolâtrie, lorsqu'intervient une prostituée, ou au contraire dans sa confiance et sa fidélité, lorsqu'est dépeinte une épouse aimante. Il s'agit ici d'une reprise d'une prédiction funeste adressée aux mêmes femmes de Jérusalem en Es 3,16-24 : il leur était reproché leur orgueil et leur goût pour le luxe : société superficielle de nantis, axée sur le paraître, indifférente aux malheurs du peuple, ainsi qu'aux questions spirituelles. Ce qu'il faut retenir ici, c'est le rapport entre la mentalité, le mode de vie, et les événements historiques qui viennent les sanctionner.

Le verset 14, seul retenu pour notre passage, évoque le retour à la sauvagerie, la désolation et l'abandon. Le Palais royal se trouve vidé, et les rues d'ordinaire si bruyantes deviennent silencieuses : Jérusalem devient une ville morte. L'Ophel (qui signifie « excroissance », d'où « colline », « hauteur ») était une sorte d'acropole, au Sud de la colline supportant le palais, sur les remparts Est de Jérusalem. La Tour fait sans

doute allusion à la Tour saillante qui protégeait le palais sur sa face Sud-Ouest. Ainsi les symboles de la protection et de la puissance de la royauté sont-ils mentionnés parmi les lieux de destruction : ils deviennent des grottes. Le joyau de la civilisation, quartiers, bâtiments et murailles, est la proie des bêtes sauvages et des troupeaux.

La seconde péricope (versets 15 à 20) renverse la perspective de malheur en règne d'harmonie, de justice et de paix. La paix est nettement associée à la justice, comme dans le Psaume 85 (« Justice et paix s'embrassent » : Ps 85,11). Le verset 15 articule les deux péripécopes (et donc les deux versants opposés de la prophétie) sur un plan chronologique (« jusqu'à ce que... ») et par recentrement sur Dieu (puisque jusqu'ici c'étaient les actions humaines, porteuses de malheur, qui étaient privilégiées). Le terme hébreu rendu par « souffle » (« rouah ») peut aussi être traduit par « Esprit ». Manifestement, l'être humain livré à ses propres forces ne produit que désolation : il a besoin de s'appuyer sur Dieu pour obtenir un renouvellement de son cadre de vie et une restauration de son existence. Le verbe traduit par « soit déversé » (« yé'arèh »), qui n'apparaît qu'ici dans ce sens, fait assonance avec le mot rendu par « forêt » (« ya'ar »). L'évocation d'arbres fruitiers et d'espaces boisés ne pouvait que toucher profondément, sinon émerveiller, un peuple habitué au cadre désertique. En effet, le désert se change en verger et le verger est considéré comme une forêt : tel est le fruit du souffle de Dieu, mais aussi de notre responsabilisation, puisque le souffle est déversé « sur nous », comptant donc sur la collaboration des humains pour reverdir la terre.

Le verset 16 associe, comme souvent dans le premier Testament, « équité » (« mishpath ») et « justice » (« tsedaqah »), et les met en lien avec le processus de renouvellement de la Création. La restauration du cadre d'existence pour les vivants (humains et non-humains) découle de la justice et de l'équité, aux antipodes de l'arbitraire et de l'esprit de profit qui régnaient dans le tableau précédent.

Les versets 17 et 18 font de la justice un vecteur de paix, de sérénité et de sécurité. Le terme hébreu traduit par « paix » (« shalom ») ne se limite pas à l'absence de troubles et de conflits (comme dans le vocable latin « pax ») : il désigne plus largement une harmonie relationnelle, du fait même de son conditionnement par la justice. On peut très bien concevoir ici une harmonie des relations qui déborde la sphère humaine, et englobe aussi la paix avec toute la Création : c'est ce que pourrait indiquer la mention du bœuf et de l'âne au verset 20. L'harmonie relationnelle concernent les êtres humains entre eux (et donc la justice sociale), les rapports entre les êtres humains et les êtres vivants non-humains, et enfin les rapports entre les êtres humains et le monde végétal : la terre cultivée, bien arrosée, redevenue fertile, se substituera aux friches et aux broussailles du pays abandonné (abandonné par la responsabilité des hommes, et donc abandonné de Dieu), évoqué dans le tableau précédent.

Pistes de prédication

La Bible n'est pas un traité d'écologie : ce principe doit toujours être rappelé pour éviter les projections anachroniques, et peut-être aussi pour conjurer les réactions d'agacement des paroissiens attachés aux Écritures et peu sensibles aux orientations des théologies vertes. Ce texte n'est pas centré sur les questions de préservation de l'environnement, mais sur la justice et la paix, promises par les prophéties, en lien avec la conversion des êtres humains. Cependant, de manière significative, cette restauration de la justice et de la paix se manifeste clairement par le renouveau de la Création.

Les images issues du règne végétal et du règne animal ne sont pas sollicitées par hasard pour rendre compte des promesses de Dieu : la rédemption est conçue par les textes bibliques de manière globale, comme l'attestent la fin du livre de Jonas (qui se termine par la mention des animaux, coupables d'aucun péché, mais associé aux humains dans la repentance et dans le salut) et le chapitre 8 de l'épître aux Romains (selon lequel la Création tout entière aspire à la délivrance). Ici, la terre se reverdit lorsque

règnent à nouveau justice et équité, paix et sérénité. Le « shalom » promis ne concerne pas seulement les relations interhumaines, mais aussi les rapports entre humanité, monde animal et univers végétal.

La pointe la plus actuelle, ou du moins susceptible d'actualisation, de ce texte, est le lien étroit qui y est fait entre le comportement des humains et la situation globale : les conditions d'existence sur la terre dépendent de la responsabilité ou de l'irresponsabilité de ses habitants. Mais ce lien ne peut manquer de passer par Dieu : l'être humain sans Dieu ne peut aller que de calamité en désastre. La relation entre les humains et Dieu est ici foncièrement dialectique : les humains se tournent vers Dieu, mais Dieu compte aussi sur eux, puisqu'il déverse sur eux son souffle (ou son Esprit) afin de rendre la terre viable et en paix.

Dans notre situation présente, ce texte peut s'avérer être un puissant ferment de mobilisation pour travailler au retour de l'harmonie entre les humains, et entre humains et Création, en nous appuyant sur Dieu, en comptant sur ses promesses, et en invoquant son Esprit. Tel est le sens même de l'espérance.